

le libertaire

Rédaction :
Administration : Jean Girardin,
72, rue des Prairies, Paris (20°)
Chèque postal : Jean Girardin 1191-98

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE	ETRANGER
Un an... 22 fr.	Un an... 30 fr.
Six mois... 11	Six mois... 15
Trois mois... 5 50	Trois mois... 7 50
Chèque postal : Jean Girardin 1191-98.	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

GUERRE TOTALE ?

Grandes manœuvres en Haute-Maurienne. Grandes manœuvres en Lorraine, charmantes répétitions générales. Et cette victoire de la Marne dont on va de nouveau célébrer l'anniversaire ! Sans parler de tant de discours violemment patriotiques prononcés un peu dans tous les coins de l'Europe. Aimables occasions de ne pas oublier qu'une proche conflagration mondiale n'a rien d'autrement improbable.

D'excellentes personnes gémissent sur les horreurs de cette guerre et notamment sur l'usage de certains produits chimiques dont il est parlé à grand renfort de documentation et de leurs techniques. Phosgène, hypérite, lewisite et tout le reste.

Oserai-je avouer que le ton pleurant de ces messieurs et dames me paraît, par moments, presque divertissant ?

Une bonne petite guerre, à la vieille mode avec une dizaine de millions de cadavres, passerait encore, paraît-il. Mais la belle petite extermination qu'on nous prépare avec flotte d'avions bombardiers, nuées de gaz asphyxiants de toutes les variétés, dépasserait tout ce qui est admissible.

En quelques heures, et certaines expériences semblent l'avoir établi, une capitale comme Paris ou Londres pourrait être complètement anéantie avec ses habitants.

Plus de différence entre civils et militaires. Tout le monde bon pour la mort sans phrase et une mort assez hideuse, sans distinction d'âge ni de sexe. Plus moyen pour les gens intelligents de se garer, plus de sécurité pour les ouvriers consciencieux mobilisés en usine, ce serait abominable.

Mais non, la belle guerre d'extermination, ce serait le couronnement adéquat de l'admirable civilisation du vingtième siècle. Ce qu'on pourrait imaginer de plus réussi en matière de technique, de dynamisme, d'efficacité et en général de tout ce que les foules et les élites contemporaines admirent avec discipline. La digne apothéose de notre culture et le moyen pour elle de donner toute sa mesure.

Des philosophes pessimistes avaient bien médité de guérir définitivement l'humanité de ses maux en la supprimant dans un suicide général.

Philosophie en moins, on se rapprocherait de l'exécution de ce vœu.

Evidemment tout cela peut déranger quelques habitudes.

Notre Moloch moderne jusqu'ici se satisfait presque exclusivement de la chair des jeunes gens et des hommes valides. Mais l'appétit vient en mangeant. Et il lui faut des repas plus complets, à ce Dieu.

D'aucuns pourrissent cherchent un moyen de mettre à l'abri, en des refuges spéciaux, les jeunes mères et les petits d'hommes, afin qu'ils puissent arriver à l'âge de jouer à leur tour à ce gentil petit jeu. Ou ils proposent toutes sortes de belles conventions internationales, qui seront aussi fidèlement violées que les précédentes, en vue de « limiter » les atrocités de la guerre moderne.

Comme si la guerre totale, la guerre d'extermination n'était pas la seule normale, la seule logique. Si l'on ne veut pas s'extermier, autant vaut ne pas faire la guerre.

Aussi bien, dans les mobilisations modernes, dispose-t-on aux fins de défense, de toutes les populations sans distinction d'âge ou de sexe, selon la méthode du socialiste Paul-Boncour, par exemple, et il est à peu près naturel qu'elles écopent indistinctement.

J'entends bien que les bonnes gens qui nous prodigent ces avertissements le font dans une intention excellente. Elles espèrent que les foules averties voudront détourner le péril qui les menace. Hélas, on en est loin !

Regardez un peu les figures de nos contemporains taylorisés, standardisés, faits en série, conformes au modèle. Tels qu'ils sont, tels que la vie « moderne » les a façonnés, ils constituent le matériel humain idéal pour la guerre totale.

Et aussi bien ne nous illusionnons pas sur l'efficacité de cette notion de péril. Elle peut être utilisée tout aussi bien en sens contraire. Et mener à attaquer le voisin « pour ne pas être anéanti par lui ».

Alors quoi ? prière des dieux de Genève et de Locarno ? Supplier les gouvernements de vouloir bien avoir pitié de leurs peuples ?

Ce serait déjà une bien grande illusion que d'imaginer qu'ils savent à tel point ce qu'ils font. De pauvres types au fond, capables de palabrer, de tripotiller, de flicailleur, qui, le jour où les événements les bousculent un peu, appuient, sans même y prendre garde, comme ils feraient n'importe quoi d'autre de leurs fonctions, sur le bouton à déclencher les mobilisations...

En un sens il est excellent que le bluff locarnien, wilsonnard et briandiste se dissipe, que les menaces de guerre se forment sur un ton cynique. Pour ceux qui y tiennent, il est de plus en plus aisé de se rendre compte.

De nouvelles générations ont poussé,

chair fraîche. Les griefs se sont amoncelés. Et ces hommes qui vénéraient des Tardieu, des Hindenburg, des Mussolini, des Staline, sont prêts à recommencer dès qu'on leur dira de recommencer.

L'avenir est sombre, comme disent gravement de bons apôtres. Et ce qui en sortirait serait pire. Les disciplines sociales encore renforcées, l'exaspération des fascismes, des bolchevismes et de toutes les autorités, la domestication complète des débris de l'humanité.

Il peut être salubre que de telles perspectives se dessinent. Si elles doivent exciter en nous une révolte vraiment humaine. Contre la guerre, donc. Mais il n'est pas déjà si aisé d'oser se déclarer contre elle.

Dire, déjà, seulement que, par avance et quelles que soient les circonstances, on lui refuse tout acquiescement et tout concours volontaire, c'est déjà toute une révolution.

Cette petite formule qui n'a l'air de rien, c'est déjà le blasphème et le sacrilège.

Avoir par avance une pensée sur une telle question, oser l'opposer à la volonté des formations étatistes, des organisations politiques, voire des organisations qualifiées de classe — eh oui ! cela s'est vu — prolétaires, c'est le désordre — et l'anarchie.

Se refuser à l'obéissance totale du corps et de l'esprit dans tel cas où on l'exige, à la solidarité réclamée, à la coercition de la mode, c'est déjà nier « l'ordre » dans toutes ses possibilités.

Et jamais les hommes d'ordre, quels qu'ils fussent n'ont admis sans restriction ni l'antimilitarisme ni la résistance à la guerre. Parce qu'ils se réservaient de se servir du militarisme et de la guerre à leurs fins.

Les plus courageux des socialistes veulent bien admettre que la défense nationale n'offre pas d'intérêt en régime capitaliste. Mais le jour où l'on cravatera le drapeau de rouge, tout changera.

La plupart des « révolutionnaires » ne s'apprennent à la guerre « bourgeoise et impérialiste » que pour lui substituer la guerre « d'émancipation ». Et il est inutile de rappeler les opinions et les actes des bolchevistes dans cet ordre.

C'est que la guerre, c'est l'ordre. C'est l'autorité poussée à ses extrêmes limites. C'est l'apothéose de l'Etat ou du super-Etat et de son appareil de coercition.

Toucher à ce qui rend possible la guerre c'est détruire aussi la possibilité de gouverner.

Les gens sérieux de tous les partis s'en rendent parfaitement compte.

La « résistance à la guerre » n'a rien de commun avec le pacifisme conditionnel des politiciens. Révolte passionnée contre les conditions qui rendent possible la guerre, elle est, par là même, révolte contre les conditions qui rendent possible l'Etat social dit « de paix ».

Entre les deux états elle ne voit aucune différence essentielle.

« L'état de paix », c'est l'état de guerre au ralenti, avec des victimes innombrables dont il n'est pas fait de recensement. Victimes souvent de la misère, plus fréquemment encore de l'usure créée par des conditions d'existence stupides, victimes aussi d'une mentalité aussi standardisée que celle du combattant ».

La guerre, c'est l'horreur sociale portée à son maximum. Mais elle n'innove rien. Elle ne met en jeu que les mêmes facteurs que la « paix ».

Aussi ne peut-il y avoir d'opposition sérieuse à la guerre que celle qui englobe déjà l'opposition à toutes les autorités.

Il serait vain de se dissimuler les difficultés du problème ainsi posé.

Nombreux par milliers sans doute, par centaines de mille peut-être, les opposants à la guerre et à l'autorité peuvent sembler en nombre infime par rapport à la masse humaine dans laquelle ils sont noyés.

Néanmoins ils entreprennent en espérant et persévèrent avec la ferme résolution de réussir.

Cela peut sembler paradoxal aux gens malins, toujours partisans de ce qui a l'air d'avoir du succès comme aux pions qui n'ont confiance qu'aux recettes formulées par des gens autorisés dans de vieux bouquins.

Ils ne se bercent d'ailleurs d'aucune confiance dans l'infailibilité d'un peuple ou d'un « prolétariat » quelconque, qu'ils connaissent de trop près pour s'illusionner.

Que peuvent-ils donc espérer ? Un miracle, comme diraient les cuistres de la bourgeoisie, de la société ou de la bolchevisme, un de ces miracles qui font l'histoire de l'humanité.

Ils comptent sur le pouvoir de la pensée et de l'exemple, ils comptent rallier les hommes, leurs frères, contre les hideurs de la guerre d'extermination menaçante et contre toutes les hideurs sociales qui l'engendrent.

Face à la barbarie civilisée et à ses horreurs scientifiques, ces hommes se permettent de préparer une humanité nouvelle.

EPSILON.

L'affaire Berneri

UN GRAND MEETING

Nous sommes à la recherche d'une salle pour organiser une puissante manifestation en faveur de Camille Berneri. Nous indiquerons la semaine prochaine la date de ce meeting.

Que les camarades anarchistes s'apprennent donc à répondre tous à notre appel ; qu'ils prennent donc déjà leurs dispositions pour amener de nombreuses personnes sur le lieu où se feront entendre de fortes protestations contre les lâches persécutions de toutes les polices à l'égard d'un homme. — Le Comité du Droit d'asile.

PROPOS D'UN PARIA

Des gens qui se prétendent bien informés proclament à l'envi que parler de guerre en cette bienheureuse époque de l'ardieu et d'Assurances sociales, c'est anticiper considérablement.

Certes, nous ne demanderions pas mieux que de nous rallier à leur point de vue, bien que ces personnages ne poussent pas l'optimisme jusqu'à affirmer qu'il n'y aura pas jamais de guerre. C'est une question de date.

Le beau meeting que l'Union Anarchiste a fait, il y a quelques semaines aux Sociétés Savantes, s'il n'a pas réjoui, par son succès, certains boutiquiers, a prouvé tout au moins que nous n'étions pas les seuls à nous préoccuper de cette angoissante question.

Je ne sais pas si vous avez lu l'article qu'a publié, dans le Soir, Joseph Caillaux sur la prochaine guerre des gaz. Il est évident que « le président » n'est pas devenu subitement anarchiste et qu'il ne préconise pas les mêmes méthodes de défense contre la guerre que mon camarade Loréal. Son exposé mériterait cependant d'être reproduit à des millions d'exemplaires pour être distribué à tous ceux — ils composent la grande masse — qui haussent les épaules lorsqu'on parle de guerre. Ne serait-ce que pour leur donner un avant-goût de ce qui les attend.

En attendant ces joyeuses hécatombes, tous les pays dits civilisés fourbissent leurs outils de meurtre. On n'entend parler que de grandes manœuvres. En Allemagne, en Italie, en Russie : partout où il existe des armées, de pauvres bougres sont mobilisés ; chargés comme des ânes et lancés les uns contre les autres pour les préparer à la prochaine. En France, rassurez-vous, on ne reste pas inactif. On « manœuvre » en Lorraine, et aussi, chose qui ne s'était pas faite depuis 1914, à la frontière italienne. Plus de 50.000 hommes étaient rassemblés, de toutes armes et de toutes couleurs pour les familiariser « dans un esprit défensif » avec la connaissance du terrain.

La grande presse se prépare, elle aussi, au « bourrage » indispensable. On peut lire, par exemple, que « l'allure et l'esprit des troupes, l'ardeur des jeunes soldats et la résistance des réservistes font l'admiration des officiers ».

Nous connaissons ces boniments. De même lorsqu'elle publie : « Les manœuvres (à la frontière italienne) n'ont évidemment aucune signification particulière et abstraction sera faite de la frontière proche dans le théâtre général ».

La malice est cousue de fil blanc. La France répond aux provocations italiennes par une autre provocation.

Comment cela finira-t-il ? Mal, certainement. Et ce ne sont pas les divisions qui rongent la classe ouvrière qui faciliteront à celle-ci sa tâche de défense contre les horreurs d'une prochaine guerre. Et je termine par ce joyeux avertissement : si nous n'aurons pas dès maintenant, nous en créerons tous, jusqu'au dernier. — Pierre Mualdès.

Que devient l'affaire Pons et Blanco ?

Arrêtés depuis de longs mois, ces deux camarades espagnols attendent une mesure de justice, la seule qui s'impose : leur mise en liberté.

Les pouvoirs publics ont eu connaissance de cette affaire. Qu'attendent-ils pour se prononcer ?

Il importe de savoir si la justice française est aux ordres de la dictature espagnole et si elle va détenir plus longtemps ces deux camarades pour les lui livrer ensuite, pieds et poings liés, ou si elle ren-

Protectionnisme

par Georges BASTIEN

Jamais comme maintenant, l'internationalité des industries et des échanges n'a été aussi grande.

C'est devenu un lien commun indiscutable et indiscuté que de constater l'interpénétration économique de tous les pays. Voyez les principales matières premières : houille, métallurgie, pétrole, coton, caoutchouc, etc... Les produits agricoles eux-mêmes sont devenus, tout spécialement le blé, de véritables objets d'industries internationalisées.

Avec les perfectionnements continus des procédés de production : machinisme, rationalisation, cultures intensives, etc ; avec la multiplication de moyens de transport et de communication, le processus d'internationalisation économique ne peut que se développer, s'étendre, s'accroître. L'internationalisme agricole, industriel, commercial, bancaire est dans la ligne de l'évolution humaine ; c'est un fait qui est devenu et deviendra de plus en plus de pratique constante.

La civilisation actuelle connaît de moins en moins les frontières ; celles-ci lui sont une gêne, une entrave, et, sans cri ni tapage, elle est en train de les anéantir peu à peu.

Ce qui précède est une constatation banale qu'aucune personne de bon sens ne discute plus aujourd'hui.

Le nationalisme économique se meurt un peu tous les jours. Il est condamné à disparaître par la force même de l'évolution technique et économique. Même en régime capitaliste, l'on peut prévoir que les frontières s'évanouiront et qu'à l'instar des vieilles provinces qui se sont fondues en Etats, les nations actuelles s' amalgameront en de vastes formations.

La Société des Nations, les projets de Briand et toutes les tentatives similaires, pour si hypocrites qu'ils soient, ne sont que les avant-coureurs de ce qui, tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, se produira.

Mais voici que se développe, depuis quelque temps, un phénomène tout à fait opposé à cette marche normale et prévue de l'évolution. Je veux parler du protectionnisme outrancier, de ce nationalisme économique étroit et stupide, qui se concrétise presque partout sous forme de guerres douanières entre Etats différents.

Quant tout semblait inviter les nations à faire circuler librement les produits des pays producteurs aux pays transformateurs et consommateurs, au moment où il est avéré qu'aucun peuple ne peut plus se passer des industries ou cultures des autres peuples, voici les Etats-Unis, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre même, et naturellement la France, sans compter les petites puissances, qui embolent le pas, qui se mettent à échafauder un protectionnisme douanier des plus formidables, compliqué et renforcé par des prohibitions spéciales : contingentement des importations, formalités restrictives aux entrées, etc., etc.

Bref, au lieu que les murailles économiques qui constituent les frontières se percent de nombreuses portes comme le voudrait la marche du progrès, on ferme ou on bouche une bonne partie des ouvertures existantes.

Le protectionnisme, la guerre douanière constituent indiscutablement un recul en arrière, un coup de frein brutal sur le char de l'internationalisation en marche.

Ce sont des mesures réactionnaires au plus haut point. Réactionnaires à plusieurs titres.

Tout d'abord, pour les faire accepter plus facilement par l'opinion publique, on est dans la nécessité de développer à outrance l'esprit patriotard, chauvin et nationaliste le plus étroit. L'étranger menace « notre » agriculture, « notre » industrie, « notre » commerce. Il faut se défendre contre lui. Non, mais voyez-vous ces bandits de Canadiens qui, sous prétexte qu'ils ont défriché et ensemencé le centre et l'ouest de leur pays, et ont beaucoup de blé, voudraient nous faire manger du blé à trente sous le kilo ! St un bon droit protecteur de 80 francs au quintal nous permet de déguster du pain français à 2 fr. 30 ou 2 fr. 40, en attendant mieux. Sous sa forme militaire, le patriotisme est une sanglante duperie. Sous sa forme économique, c'est une escroquerie de première grandeur.

Pour envoyer les peuples se faire massacrer sans qu'ils sachent même pourquoi,

la libération immédiate de Pons et Blanco.

Devant la léthargie des pouvoirs publics, le Comité de Défense Sociale porte à nouveau l'affaire devant l'opinion publique.

Un grand meeting sera organisé prochainement salle des Sociétés Savantes, rue Danton.

Nous comptons sur le concours de tous les camarades.

Le Comité de Défense sociale.

aussi bien que pour leur confisquer les quelques maigres libertés durement acquises, ou que pour leur faire les poches en grand et en série, rien ne vaut, à l'heure actuelle, les boniments patriotards. Tous les mauvais coups, toutes les combinaisons louches se font aujourd'hui à l'ombre des drapeaux nationaux.

Jadis, c'est sous le nom de Dieu que l'on tuait et dépeçait le naïf populaire ; maintenant, c'est au nom de la Patrie. Dites un peu, après cela, que le monde ne change pas !

La réaction n'est pas simplement le fait de coiffer quelques militants qui ont crié un peu plus fort que les autres. Ceci n'est qu'un des épisodes des périodes réactionnaires. Elle consiste surtout, avant tout et par dessus tout, à porter atteinte aux conditions matérielles de l'existence populaire pour, naturellement et conséquemment, grossir les bénéfices des privilégiés exploités. En emprisonnant les militants, on diminue la force de résistance du peuple, ainsi privé de ses meilleurs éléments combattifs, et l'on peut opérer avec plus de facilité la grande escroquerie.

Les arguments en faveur du protectionnisme — ceux du moins qu'on évoque devant le public — ne résistent pas à la moindre discussion.

Le protectionnisme n'a jamais favorisé une industrie ou une culture nationale. Il n'a aucune répercussion sur le développement des industries ou cultures. Il a pour premier effet certain de restreindre la consommation, ce qui n'a besoin d'être expliqué. L'élévation des prix diminue la consommation. Il a pour second et tout aussi certain effet de maintenir la paresse et la routine des producteurs — c'est-à-dire des exploités de la production. Pourquoi s'en faire, perfectionner les méthodes, faire « rendre davantage » à la terre ou à l'usine ? Tout à fait inutile. Un bon petit tarif protecteur est là pour supprimer la concurrence fâcheuse et maintenir aussi abondante qu'on le désire la source des profits.

Je suis bien sûr que le patronat, qui réclame à cor et à cri des tarifs douaniers protecteurs, n'a jamais eu l'ombre de la pensée de dire à un ouvrier : « Tu travailles peu et tu travailles mal, mais ça ne fait rien ; quelle que soit ta production, tu toucheras la même somme. Nous empêcherons, s'il le faut, un meilleur ouvrier de venir faire davantage de travail pour le même prix. » Ce serait pourtant un raisonnement absolument identique à celui des protectionnistes plaçant leur cause.

On dit aussi que le protectionnisme est favorable aux ouvriers, car il permet de maintenir les salaires, et que si la concurrence étrangère faisait baisser les prix on serait contraint de diminuer les salaires.

Si jamais un exemple de grotesque démagogie a existé, c'est bien celui-là. Ainsi, le patronat avoue implicitement qu'il ne sera à la hauteur pour soutenir la concurrence qu'en faisant se serrer la ceinture aux travailleurs. D'autre part, comme on tient le même raisonnement dans tous les pays, c'est proprement se ficher du monde.

Ouïssez la belle argumentation : nous commençons à vous faire tout payer plus cher, grâce à la douane, pour ne pas être obligés de vous diminuer. Si vous ne voulez pas une diminution de salaires de 10 % acceptez une augmentation du prix de 20 %. Le public est assez nigaud pour avaler de telles bourdes.

Je le répète. Le plus stupide en cette histoire, c'est que les peuples de presque tous les pays acceptent tous de tout payer plus cher pour le même motif grotesque, puisqu'actuellement le protectionnisme sévit partout.

Curieuse et suggestive constatation : ce sont précisément dans les Etats où le protectionnisme est le plus outrancier que les salaires sont les plus bas et les travailleurs plus misérables. Regardons, en France, les industries protégées et celles qui le sont peu ou ne le sont pas du tout, vous n'y verrez aucune différence dans les salaires. L'ouvrier des champs qui cultive le blé, produit très protégé par la douane, gagne-t-il donc davantage que les autres ?

De qui se moque-t-on, ici ?

En réalité, la vague de protectionnisme qui déferle sur le monde entier n'est qu'une des multiples faces de la réaction économique, qui par ailleurs, se dénomme mercantilisme effronté, vie chère, rationalisation, etc., etc., etc.

Tous les moyens sont bons pour réaliser le plus formidable pacte de famine que l'histoire ait enregistré. Grâce à ces systèmes, les bénéfices des profiteurs s'accumulent avec une rapidité vertigineuse. Les peuples sont tondus de plus en plus ras, et les profits tombent en cascades dans les caisses des brasseurs d'affaires dont politiciens et ministres ne sont que les représentants, les courtiers.

On organise la vie chère internationale. En France, en Angleterre, en Amérique, en Italie, en Hollande et ailleurs. Bizarre !... Le protectionnisme sévit partout, il est international, quoique se réclamant du plus mesquin nationalisme.

Les capitalistes semblent faire la guerre à leurs collègues d'un côté de leurs frontières. En réalité, il n'en est rien. Comme

les mêmes mesures sont prises partout, l'équilibre se rétablit, les conditions de la concurrence restent sensiblement les mêmes.

Seulement, deux résultats, que la presse ne proclame pas — et pour cause, le silence est d'or — sont atteints.

Primo : Les milliards fournis par la douane tombent dans la caisse des Etats, et les « hommes d'Etat », ainsi que leurs soutiens, sont toujours heureux de voir leur auge bien garnie ;

Secundo : La vie chère s'organise dans tous les pays, au détriment des prolétaires et au bénéfice des exploités de l'intérieur. Grâce à la douane, les marchandises fabriquées ou récoltées dans le pays même et écoulées à l'intérieur se vendent beaucoup plus cher. On fait semblant de se défendre contre l'étranger et, en vérité, l'on ne fait que vider les poches de ses propres concitoyens.

Le peuple imbécile croit que c'est pour son bien qu'on le dépouille.

Que voulez-vous ? Les bourgeois, qui ne sont pas patriotes pour un centime, conserveront les frontières le plus longtemps possible : c'est d'un si bon rapport !

Georges BASTIEN.

Aux hasards du chemin Synchronisme

Il y avait une chose que le gouvernement Tardieu se devait de faire pour réparer une criante injustice. Et l'on peut à bon droit s'étonner que cette « réparation » ait été accomplie si tardivement, car, enfin, la conscience nationale et démocratique des Français commençait à se révolter de tant de désinvolture.

Ne récriminez donc plus puisque l'oubli monstrueux vient d'être solennellement réparé. Et nos cœurs loquaces et constitutionnellement républicains tressaillent d'aise.

Le 31 août 1930 restera comme une date gravée en lettres d'or sur le livre impérissable des actions d'éclat et de justice sociale de Marianne III.

Ce jour-là, en effet, à Laffrey, localité du département de l'Isère, a été inaugurée la statue de Frémiet qui représente Napoléon 1^{er} à son retour de l'île d'Elbe. Cette statue était sa splendeur sur une place de Grenoble, mais elle avait été déboulonnée en 1870 par les républicains.

Naturellement, pour fêter cette revanche du bon sens patriotard et cocardier, plusieurs personnalités s'étaient fait un devoir d'assister à l'inauguration.

Il y avait Léon Perrier, radical socialiste et... Paul Mistral, député S. F. I. O. et maire de Grenoble.

On aurait dû envoyer Léon Blum et Paul Faure pour représenter dignement les unifiés à cette grandiose manifestation.

Car chacun sait que Napoléon était revenu de l'île d'Elbe pour faire régner la paix... et il fit voir à Waterloo, à Montmirail et autres lieux sanglants.

Après les discours, les assistants se rendirent au château de Vizille, où se tinrent, le 21 juillet 1788, les Etats-Généraux du Dauphiné, qui les premiers protestèrent contre l'absolutisme royal et qui sont considérés comme le point de départ de la Révolution de 1789.

On voit que nos socialistes ont le don de l'humour. Ils se réclament de 1789, qui abolit la tyrannie bourgeoise, mais, auparavant, ils assistent à l'inauguration de la statue du tyran le plus maléfique, le plus sanguinaire du XIX^e siècle, de celui qui, précisément, assassinait ladite révolution.

N'y a-t-il pas là un de ces merveilleux « synchronismes » chers au fou du Roy ?

Allons ! nous pouvons être rassurés. Si la guerre éclatait à nouveau, nous serions sûr que la magnifique union sacrée de 1914 se renouvellerait... sur le dos des pauvres imbéciles qui continuent à donner leur confiance à des pitres maléfiques qu'on nomme politiciens, et dont les diverses couleurs des drapeaux de parti n'empêchent pas qu'ils ont ceci de commun entre eux tous : la cueillette des poires... des poires juteuses à souhait que sont les électeurs.

Aristobole.

SOUS LE SIGNE DU COUPILLON

Le grotesque Paul Reynaud, ministre des Finances, vient de donner de nouveaux gages aux Jésuites. Craignait-il d'être taxé de modérantisme par le nonce du pape ? On peut le croire. Pour témoigner de la sincérité de sa foi, il vient d'interdire la lecture de *La Griffe* aux fonctionnaires de son ministère. Il paraît que les articles de critique religieuse, ceux de L. Barbedette en particulier, publiés par ce journal, jetaient le trouble chez les dévots qui entourent Paul Reynaud. Ne sachant que répondre, les robes noires ont brandi un étendard : et, naturellement, le ministre s'est incliné. Si nous sommes encore en République, c'est dans une République de ratichons.

AUX CAMARADES — AUX GROUPES ADHERENTS A L'U. A. C. R.

Au dernier Congrès de Paris tous les copains ont été unanimes à reconnaître la nécessité d'une caisse de solidarité, réservée exclusivement à couvrir les frais de déplacement de tous les délégués au Congrès, à seule fin de réduire les difficultés financières que chaque groupe connaît à l'approche de tous les congrès, et qui, par cela même, est souvent dans l'impossibilité de s'y faire représenter.

Cette méthode d'organisation, mise en pratique avant le dernier congrès, a donné déjà un certain résultat, mais nous espérons faire beaucoup mieux cette année. Pour cela, il faut que tous les camarades, tous les groupes y pensent dès maintenant.

Quatre mois sont déjà écoulés, depuis le Congrès, et malgré les appels parus dans le Libéraire, presque pas de versements. Allons, les copains, il serait temps de se dépêcher et ne pas attendre à Pâques à faire ce geste si l'on peut le faire aujourd'hui même. Nous avons encore du temps devant nous, et si nous voulons le but poursuivi sera atteint.

En avant ! et que chaque mois le compte rendu financier augmente comme nous sommes en droit d'espérer et le Congrès 1931 sera la réunion de tous les groupes, même les plus éloignés, d'où dépend l'avenir de notre mouvement.

A. Mirande.

La plus terrible de toutes les guerres

ENCHAINER PROMETHÉE

par Joseph CAILLAUX

Plus je médite sur les événements passés, plus j'ai peine à maîtriser ma colère contre les hommes qui ont précipité l'Europe et le monde dans le cataclysme de 1914-1918.

Qu'on ne vienne pas, en effet, invoquer je ne sais quelle poussée d'événements, faire état de la loi, très discutable d'ailleurs, du matérialisme historique pour expliquer la catastrophe. Avec l'écrivain allemand Emil Ludwig, je tiens que ni l'envie mercantile, ni l'hostilité ethnique, aucune raison d'ordre matériel et moral n'avaient rendu nécessaire une guerre qui fut une guerre de chancelleries. L'Europe, dit l'auteur germanique dont je m'approprie presque de tous points la formule, ne doit à aucune « nécessité tragique », à aucun « enchaînement fatal, d'avoir sacrifié dix millions de ses fils, mais aux seuls agissements de ses chefs ».

Si encore c'était fini ! Si on avait la conviction que le désastre ne revivra pas !

Mais la conséquence la plus effrayante du drame a été de modifier la mentalité moyenne des hommes. Dans les années qui précéderont 1914, une conflagration générale apparaissait comme une invraisemblance, comme un anachronisme. La civilisation ne s'était-elle pas prodigieusement développée depuis cinquante ans, multipliant les échanges entre pays, ceptant les facilités de communication, rapprochant chaque jour davantage les nations les unes des autres ? L'humanité ne s'orientait-elle pas vers les unions de peuples ? Comment se pourrait-il faire que ce vaste mouvement fut tout d'un coup brisé ? Ce serait le retour à la barbarie, disait chacun, et les fleuves, déclaraient-on, ne remontent pas à leur source.

Qui se rencontrera pour soutenir qu'aujourd'hui on pense comme en 1910 ou en 1913 ? Certes, les boucheries, les dévastations sont de date trop récente pour ne pas émuover encore les âmes. Nul ne veut entendre parler d'un retour de ces horreurs. Mais, on ne tient pas pour impossibles de nouvelles guerres. On s'est fait à l'idée du carnage. On en admet presque la périodicité.

Jaurès écrivait dès 1889 : « On ne tue pas la guerre en faisant la guerre ». Je rectifie : « On alimente la guerre en faisant la guerre ».

Qui osera méconnaître l'immensité du danger que courraient les masses en cas de nouveau choc des peuples ?

Mais, « cette action condamnable », pour parler comme le professeur Meyer, n'existe-t-elle pas des moyens de la prévenir ?

Lesquels ? Regardons ! L'interdiction de fabriquer des gaz toxiques ? La commission de la guerre à la Société des Nations s'est occupée de la question. Elle a constitué, pour étudier la guerre chimique, un comité composé de quatre de ses membres auxquels ont été adjoints cinq experts hautement qualifiés. A l'unanimité, il a été déclaré qu'il ne paraissait pas possible d'empêcher d'une façon générale la production des gaz toxiques qui sont actuellement fabriqués ». Et cela se conçoit : ces gaz constituent des produits courants de l'industrie, ou bien ils sont des intermédiaires indispensables pour obtenir d'autres produits d'un usage constant.

Interdire l'utilisation de ces gaz à des fins de guerre ? Hélas ! Nous savons l'inefficacité de pareilles prohibitions. Nous avons constaté, en 1914 et 1918, en quel parfait mépris les prescriptions formelles de la convention de La Haye étaient tenues. Il en sera de même tant que subsistera l'actuelle mentalité générale. M. Endres a raison d'écrire, dans le livre déjà cité : « Etant donné l'état d'esprit des gouvernements militaristes, la présence de l'idéologie nationaliste dans l'âme collective de chaque nation, je considère comme certain que tout accord prohibant l'emploi des gaz toxiques ne sera pas observé ».

S'il n'est pas de mesures pratiques qui puissent être adoptées pour enlever aux hommes ce moyen, non de combat, mais de destruction, ne peut-on, du moins protéger la population civile ? Voyons ! Examinons ! Protéger les villes contre le jet de bombes à gaz opéré par avions s'avère chose impossible. Il faudrait que chaque cité disposât d'une énorme garniture d'escadrilles de défense. Et encore cela ne suffirait-il pas. D'où cette conclusion à laquelle parviennent tous les spécialistes : c'est que la situation de la défense serait tellement désespérée, du fait de la rapidité, de la surprise, de tous les autres avantages dont disposerait l'assaillant, que l'on renoncera très vite à entretenir des forces de défense aérienne et que tous les efforts tendraient à diriger des contre-attaques sur l'intérieur du pays ennemi. Ce serait, de par le monde, la course à l'assassinat.

Cependant, allégueront les optimistes, chaque poison a son antidote ; la cuirasse résiste à l'obus ; au cours du conflit mondial, les masques ont abrité les combattants contre le chlore, le phosgène, le gaz moutarde. Il est impossible qu'on ne trouve pas des moyens de prémunir les pauvres gens de l'arrière contre les épouvantables effets de la guerre chimique.

On les cherche, ces moyens, on ne les a pas encore trouvés, Messieurs les optimistes ! En voulez-vous une preuve péremptoire ? La voici :

« Le comité international de la Croix-Rouge vient de décider de se mettre à la tête d'un vaste mouvement de propagande tendant à garantir les populations civiles contre les effets de la guerre par les gaz. Il a ouvert, le 1^{er} juillet 1929, un concours dans le but de permettre de trouver le réactif le plus apte à révéler la présence dans l'air de l'hyperite (gaz particulièrement redoutable).

« La Croix-Rouge instituera probablement, par la suite, deux autres concours, dans le but de trouver le meilleur appareil filtrant, ou masque, qui puisse être mis à la disposition des populations civiles, et le meilleur moyen d'amenager en air respirable et de rendre étanches les abris souterrains destinés aux habitants des localités victimes d'un bombardement chimique.

« Déjà, des experts, appartenant à quinze pays, ont été convoqués par la Croix-Rouge et ont tenu deux sessions : l'une à Bruxelles, l'autre à Rome. Ils ont malheureusement dû constater qu'il y avait une difficulté extrême à composer avec efficacité les populations civiles en cas d'attaque aéro-chimique. »

L'information que renferment ces lignes, extraites d'un journal français : *L'Ami du Peuple*, ardemment nationaliste, fera réfléchir l'imaginaire, même les disciples du docteur Panloss, de ce professeur de *Camille*, dont Voltaire nous a dépeint l'imperturbable éternité.

Pour les déloger tout à fait de leur quiétude, je leur livrerai une réflexion profondément juste, rencontrée dans un article et signé par un technicien éminent publié par la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars dernier. Le général Niesel remarque qu'« il est toujours possible qu'on découvre un gaz auquel les masques existants à un moment donné — à quelque moment que ce soit — resteront perméables ». « Il peut résulter, ajoute le général, d'un tel emploi d'un gaz nouveau et inattendu les plus graves dangers. »

J'en ai assez dit, je pense, pour que chacun se figure ce qui pourrait arriver certain jour.

Certain jour, un état de tension existant entre deux pays, la guerre n'étant pas même déclarée, un petit nombre d'avions s'en iraient survoler une capitale : Londres, Paris, Bruxelles, Berlin. Ils parviendraient d'autant plus aisément à destination que de nouvelles inventions amortiraient le bruit de leurs appareils. Un ou deux milliers de bombes, rapidement et méthodiquement parsemées, inonderaient de gaz la cité visée. Hommes, femmes, enfants, seraient atteints. Les uns — les plus heureux — mourraient sur-le-champ dans d'atroces souffrances.

L'humanité se laissera-t-elle mener à l'abattoir ?

Les foules ne feront-elles pas entendre leurs voix ? N'obligeront-elles pas ceux qui, à tous les degrés les représentent, depuis le secrétaire du plus petit syndicat, depuis le président de la plus faible association agricole, jusqu'au député, jusqu'au sénateur, jusqu'au ministre, jusqu'au chef d'Etat, et constamment répéter, et surtout à prouver par leurs actes, que la guerre est hors la loi ?

Elle sera hors la loi, ou bien l'homme périra. La science rend l'alternative inexorable.

La science qui, tous les jours, transforme un peu le monde, approvisionne et ne peut pas ne pas approvisionner nos semblables de moyens de destruction de plus en plus meurtriers, de plus en plus effroyables. Si on ne renonce pas à en faire usage, le genre humain disparaîtra de la planète.

Rabelais a écrit, il y a quelques siècles : « Science sans conscience est la mort de l'âme ». Science sans conscience sera, si l'on n'y prend garde, la mort des corps aussi bien que des âmes.

Le mythe de Prométhée que Jupiter enchaina parce qu'il avait dérobé le feu du ciel, est une grande anticipation. Si l'homme veut vivre, il lui faut enchaîner le nouveau Prométhée : la Science.

Joseph CAILLAUX.

U. A. C. R. — Groupe des XI^e et XII^e

Mercredi 10 septembre, à 20 h. 30

Salle Vigier, 170, Faubourg Saint-Antoine

Conférence Publique

et contradictoire

par Louis LOREAL

sur

LA GUERRE QUI VIENT

Entrée gratuite. Invitation cordiale à tous.

L'ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE

Par des chiffres précis j'ai mis les camarades au courant de l'effort accompli jusqu'à ce jour.

Je me souviens que lorsque, au début, j'ai fait connaître ma détermination de publier une Encyclopédie Anarchiste, lorsque j'en ai exposé le plan, la plupart des compagnons n'ont pas cru à la réussite de ce projet. Ceux-là surtout qui étaient renseignés sur les dépenses énormes qui entraîneraient la réalisation de ce projet, ont considéré comme à peu près impossible qu'une œuvre de cette ampleur pût être poussée jusqu'à son terme.

Ils disaient alors : « Encore une de ces « magnifiques entreprises conçues par l'enthousiasme et l'optimisme, mais qui se brisera contre les obstacles ». Aujourd'hui, les plus pessimistes ont le ferme espoir que l'ouvrage sera achevé et les autres en ont la certitude.

Tout autorise cette confiance : si je reste encore deux ans aussi valide que je le suis présentement, je puis répondre de ce résultat ; et si, d'ici là, mes forces me trahissent, si je disparaissais, des amis, capables de me remplacer, sont prêts à se consacrer à l'achèvement de l'ouvrage en cours et à l'assurer.

Dès lors, plus de crainte qu'on ne s'arrête en chemin. Dans ces conditions, je n'hésite pas à adresser à tous un appel pressant : à ceux qui ne se sont pas encore abonnés à l'E. A. parce qu'ils redoutaient que cette œuvre monumentale n'allât pas jusqu'à son terme, je demande de chasser de leur esprit toute appréhension de cette nature. Ils peuvent, en toute sécurité, souscrire un abonnement.

A ceux qui, abonnés ou non, hésitent, peut-être pour la même raison, à recueillir les abonnements dans leur entourage, je demande de faire tout l'effort dont ils sont capables pour nous procurer des abonnés nouveaux.

Lorsque, il y a deux ans et demi, je fus terrassé par la maladie et immobilisé durant de longs mois par les deux graves opérations que j'ai dû subir, il s'est produit dans la publication de l'E. A. un temps d'arrêt fort préjudiciable.

Depuis, tout est rentré dans l'ordre. Nos collaborateurs sont plus nombreux que jamais et ayant, eux aussi, maintenant, une confiance entière dans l'avenir de l'E. A., ils redoublent d'activité.

L'E. A. n'est, pour personne, une entreprise commerciale ; ceux qui lui donnent leur concours le font de la façon la plus désintéressée. C'est un mouvement qui, traduit plus tard en plusieurs langues, fixera une époque de la pensée humaine se dirigeant hardiment vers l'affranchissement physique, intellectuel et moral de l'humanité.

Tous les militants, tous les étudiants ont intérêt à posséder l'E. A. ; ils y trouveront de fortes études : fouillées, substantielles, documentées sur la plupart des problèmes sollicitant l'attention réfléchie des hommes de ce temps, qui ont, historiquement, la charge de la résoudre ou, pour le moins, d'en chercher et d'en préparer la solution.

SEBASTIEN FAURE.

Chèque Postal : PARIS 733-91.

Gandhi et l'Angleterre

Il n'est jamais superflu de revenir sur une question déjà traitée surtout lorsqu'elle est aussi vaste que celle de l'Angleterre dans ses rapports avec ses sujets. Il y a quelques mois, nous avions parlé du déclin anglais ; nous croyons utile de nous arrêter sur ce problème de l'Inde en mettant en évidence le rôle des antagonistes.

Cette révolte de l'Inde a montré l'importance du rôle joué par Gandhi ; il est le centre et l'âme d'une action qui dure depuis trente ans ; mais quelques détails sur lui et son œuvre sont indispensables pour faire comprendre la situation actuelle du mouvement.

Gandhi est né le 2 octobre 1869.

Son action commence en 1893. Avocat, il va plaider une cause à Pretoria, en Afrique du Sud. Les persécutions auxquelles étaient en butte les 150.000 Indiens qui s'y trouvaient installés le décident dans la voie qu'il va prendre : la défense d'un peuple malheureux contre la civilisation (1). « Il veut assurer à ses compatriotes un régime honorable en Afrique ; et, pour mieux les défendre, il se rend pareil à eux. Il avait, à Johannesburg, une clientèle lucrative : il l'abandonne pour épouser, comme François, la pauvreté. Avec les Indiens misérables et persécutés, il fait vie commune ; il partage leurs épreuves, et il les sanctifie » ; jusqu'en 1914, il restera en Afrique du Sud.

Les vingt années de son existence en Afrique se passent en luttas continuelles contre l'autorité britannique. A cette oppression souvent féroce, il oppose la non-coopération. Contre « cette grève religieuse » la résistance est vaine. « Mais peu de ces chrétiens auraient porté la doctrine de pardon et d'amour jusqu'au point de venir, comme Gandhi, au secours de leurs persécuteurs menacés. Chaque fois que l'Etat de Sud-Afrique se trouva aux prises avec de graves dangers, Gandhi suspendit la non-participation des Indiens aux services publics et offrit son aide. En 1899, pendant la guerre des Boers, il forma une croix-rouge indienne... En 1904, la peste éclata à Johannesburg : Gandhi organisa un hôpital... En 1906, les indigènes se soulevèrent au Natal, il prend part à la guerre à la tête d'un groupe de brancardiers ; et le gouverneur du Natal l'en remercie publiquement. »

Tant de dévouement à la cause anglaise aurait dû lui concilier les bonnes grâces du gouvernement. Comme récompense : « Il fut jeté en prison, condamné à la réclusion, mis en cage et attaché des pieds et des mains aux barreaux, insulté, bâtonné par la populace furieuse, une fois laissé pour mort, Gandhi connut toutes les souffrances et toutes les humiliations. Rien n'altéra sa foi. Elle grandit par l'épreuve.

« L'apprêt de la lutte se maintint jusqu'à la vingtième année. A l'automne de 1913, Gandhi organisa encore la non-résistance du Natal au Transvaal. Il fut encore emprisonné, avec des milliers d'Indiens. Faute de prisons assez grandes, on les enferma dans les mines. Mais cette fois l'Inde entière s'émut. Et le vice-roi lui-même, cédant à l'opinion publique, protesta contre le gouvernement du Sud-Afrique. « L'indomptable ténacité et la magie de la grande âme opérèrent : la force pla les genoux devant l'héroïque douceur. » Aussi lorsque, en 1914, il regagna l'Inde, est-il auréolé d'un prestige de chef.

Nous sommes en 1914 ; c'est la guerre. L'Angleterre, comme la France, va avoir besoin de ses colonies pour y puiser des soldats et des ressources. Elle ne ménage point les promesses, laissant entendre qu'elle est prête à accorder à l'Inde son indépendance. Or, Gandhi, qui croit aux promesses faites et qui entrevoit ainsi une solution pacifique au problème de l'Inde, use de son crédit auprès du peuple pour secondar l'Angleterre ; d'autant plus que l'Inde entière s'était laissée prendre aussi à l'hypocrisie de la Guerre du Droit. Jusqu'en 1919, Gandhi parle pour la coopération.

Mais, lorsque vinrent l'armistice et la paix, le gouvernement britannique oublia ses promesses faites. Les quelques libertés qui avaient été accordées pendant les quatre années de guerre furent supprimées. Alors qu'elle n'avait plus à demander des secours et des sacrifices au peuple indien, l'Angleterre remit en vigueur ses vieilles méthodes de gouvernement ; elle rétablit la police secrète, la censure, l'état de siège et les mille tracasseries qui en découlent. Un pareil mépris de la parole donnée provoqua dans l'Inde d'écarter un sursaut indigné et Gandhi, qui s'était fait le champion de la collaboration anglaise, organisa la révolte. Il préconisa à nouveau la non-coopération qu'il étendit sur une vaste échelle. Cette tactique de non-coopération avait été établie par Gandhi et son comité de la façon suivante :

- 1° L'abandon de tous les titres et fonctions honorifiques ;
- 2° La non-participation aux emprunts du gouvernement ;
- 3° La grève des tribunaux et des hommes de loi ; l'arrangement des litiges par arbitrages privés ;
- 4° Le boycott des écoles du gouvernement par les étudiants et les familles ;
- 5° Le boycott des conseils de Réformes Constitutionnelles ;
- 6° La non-participation aux réceptions du gouvernement et à toutes fonctions officielles ;
- 7° Le refus de tout poste civil et militaire ;
- 8° La propagation du *Sovadeshi* (2).

(1) D'après le « Mahatma Gandhi », de Romain Rolland.

(2) *Sova* (self) soi-même, *Deshi* (pays) : indépendance nationale.

A cette époque, la lutte engagée ne donna pas les résultats escomptés. Gandhi fut arrêté le 10 mars 1922 au sortir d'une prière et condamné le 18 mars à six ans de prison ; le gouvernement travailliste de 1924 prit une mesure de grâce en sa faveur. Depuis cette date, l'influence bolcheviste ayant fait échec à la sienne, il n'avait pu reprendre un mouvement dont la direction lui échappait ; depuis deux ans environ, il l'a conquis à nouveau. Cette « héroïque douceur », comme l'appelle R. Rolland, a déterminé le plus formidable mouvement d'émancipation qu'ait connu jusqu'à ce jour les peuples assujettis. Voilà l'homme et son action.

Après avoir été trompée par l'Angleterre l'Inde aujourd'hui vise à obtenir son indépendance. Le mouvement dépasse maintenant l'immense personnalité de Gandhi. Depuis huit mois les difficultés augmentent ; il était évident que la non-participation et le boycott de tout ce qui n'est pas indien conduiraient l'Angleterre à la guerre ou l'obligerait à transiger ou à accepter les conditions posées par Gandhi et son groupe car chaque jour qui passe détruit l'influence et la prospérité anglaises. Cette non-violence revêt un caractère défensif et méprisait à l'égard de l'oppressur qui n'a pas tenu ses engagements contre laquelle la répression se brise sans succès. Ceux qui dirigeaient le mouvement ont été emprisonnés les uns après les autres ; il n'en continue pas moins.

L'Inde n'est pas un ensemble de peuples aux mœurs identiques — et c'est un des meilleurs atouts dans le jeu de l'Angleterre — on se trouve en présence d'un pays de 319 millions d'habitants dont 216 millions d'Hindous et 70 millions de musulmans que la passion religieuse dresse l'arouchement les uns contre les autres. Six Etats distincts, sept religions, plusieurs races, des castes à l'infini, sans contact social entre elles, une immense majorité d'illettrés, et, à la base de toute cette confusion, plus de 40 millions de parias auxquels tout accès aux autres classes est interdit.

La diplomatie anglaise a certainement tenté d'isoler le bloc indien afin de mieux réduire cette insurrection en dressant contre lui musulmans et parias. On imagine aisément comment les Anglais seraient balayés si ces 320 millions d'habitants étaient d'accord.

Sur cette question de l'Inde, la politique travailliste ne diffère pas de celle des conservateurs ; tous les partis d'« ordre » sont d'accord, a déclaré le Secrétaire d'Etat anglais, pour la continuer. Seul, un député travailliste de l'aile gauche — héroïque minorité — a proclamé que : « le devoir d'un gouvernement socialiste était de détruire le sale ouvrage de l'impérialisme britannique » (1).

Mais ce que le socialisme anglais ne donnera pas de bon gré, l'« héroïque douceur » des Hindous saura l'obtenir. Déjà l'on parle de discussions éventuelles entre Gandhi et son groupe et le gouvernement anglais, sur l'initiative de ce dernier, pour régler sur de nouvelles bases la situation de l'Inde vis-à-vis de l'Angleterre. Ils sauront obtenir ce statut du dominion qui sera la reconnaissance officielle de leurs droits et leur accession à la liberté, jusqu'au jour proche — si nous en jugeons par les multiples révoltes des colonies — où l'Inde et les autres peuples sauront se libérer de leurs tutelles.

BERNARD ANDRE.

Pierre KROPOTKINE

Aux jeunes gens

L'idée révolutionnaire dans la révolution

Le salariat

Communisme et Anarchie

L'action anarchiste dans la révolution

La morale anarchiste

L'esprit de révolte

Chaque brochure : 0,50.
Les 50 divers, franco : 27 fr. 50.

COMITÉ DE L'ENTR'AIDE

La propagande sociale révolutionnaire compte malheureusement toujours des victimes et qui sont parmi les meilleurs militants, pour ces emprisonnés, la solidarité est un strict devoir.

Chaque organisation ouvrière, chaque groupe d'étude ou d'action doit adhérer au Comité d'Entr'aide. Chaque militant doit y verser ce qu'il peut.

Adresser les fonds à Charbonneau L., chèque postal 653-87, Paris, 22, rue des Roses, XVIII^e, ou les remettre au bureau du S. U. B.

(1) Le Temps du 28 mai 1930.

LA FAILLITE de la dictature mussolinienne

La presse fasciste prétend que la diffusion des nouvelles concernant l'émigration clandestine, répond à une manœuvre de concurrence déloyale de la part des hôteliers suisses ! Si une moyenne de 1.500 émigrants clandestins passent en France chaque semaine, si des gendarmes et des gardes de finance s'échappent de l'Italie en Suisse, si 15 Italiens ont débarqué sur la côte de Tunisie après 31 heures de difficile et dangereuse navigation dans une petite barque, si on trouve des morts sur les chemins des Alpes, la presse européenne doit se taire. Elle doit dire que cette jeune femme qui, un enfant dans les bras, a été trouvée sur le glacier de Zwillingen, à plus de 3.500 mètres de hauteur, était là pour faire une excursion.

Mais la presse fasciste même publie des nouvelles de ce genre ! On a jugé à Aosta le paysan Rey Joseph, accusé d'avoir favorisé l'émigration clandestine. L'accusé a déclaré avoir conduit, dans une seule fois, 19 individus qui voulaient aller en France.

L'émigration clandestine est un signe très significatif de la crise économique italienne. Le chômage est énorme. Les chiffres officiels cachent la vérité. Mais ils révèlent que l'aide au chômeur est tout à fait limitée. Selon la Direction de la Caisse nationale pour les Assurances sociales, sur 342.093 chômeurs, seuls 130.000 sont assistés. Il faut considérer que le chômage est très grave étant donné la situation économique des familles ouvrières, situation pénible à cause de la baisse des salaires.

A Trente, à la Nislem, on travaille trois jours la semaine. Le salaire moyen est de 10 litres par jour ; pour les ouvriers qualifiés, le maximum est de 20 litres. Aux chantiers Cosulich, de Monfalcone, où jadis travaillaient 4.000 ouvriers, il n'en reste que 1.700, payés 40 à 50 litres par semaine. A Trieste, de deux fabriques d'huile de lin, où travaillaient jadis un millier d'ouvriers, l'une (Saint-Jean) a fermé ; dans l'autre (Saint-André) il n'y a plus que 27 hommes et 13 femmes. A Romans, sur 300 ouvriers, 12 seulement travaillent. Dans le Trentin, en Istrie et dans le Friuli, il y a une misère noire. Et ce n'est pas mieux dans le reste de l'Italie.

La cause de la crise du vin doit être recherchée à l'intérieur, a déclaré au quotidien fasciste de Turin *Gazzetta del Popolo* (15 août), le professeur Zodeschini, directeur de la station œnologique de Asti. En effet, sur 40 millions d'hectolitres de vin, l'Italie n'exporte qu'un peu plus d'un million. Si le vin reste dans les caves, c'est parce que le peuple italien n'a plus d'argent pour en acheter.

Que la crise économique soit grave, c'est reconnu dans les articles et discours des hommes d'affaires et des techniciens de premier ordre. Le professeur Poggi, agronome et sénateur fasciste, a écrit dans la revue *Echi e Commenti* (avril), qu'il faudra deux ou trois ans d'efforts pour supprimer la crise agricole. L'ingénieur Olivetti, secrétaire de la Fédération Industrielle et député fasciste, vient de faire un discours à une assemblée d'hommes de la haute industrie, dans lequel il a parlé d'« heure critique ».

Le gouvernement a annoncé de grands travaux pour l'hiver prochain. Il s'agit de donner du travail à 36.681 ouvriers, avec des travaux pour 191.455.500 litres. C'est-à-dire que seulement 8 0/0 des chômeurs, en calculant avec les chiffres officiels, auront du travail. La disponibilité de salaire sera inférieure à 1.800 litres, avec un sa-

laire moyen de 12 litres par jour. (Je tiens ces calculs du journal antifasciste *La Libertà* de Paris, qui développe sa démonstration très évidente).

Donc, les travaux annoncés sont insuffisants. Et puis, qui payera ? Plusieurs de ces travaux devraient être faits par les communes, et les communes sont en faillite. Celle de Vérone, par exemple, a 138 millions de dettes. Et il y en a en de pires conditions.

A la crise dans le champ de la production correspond le déficit de la balance commerciale, de presque 7 milliards de litres. L'excédent des importations sur les exportations a rejoint le chiffre de 6.411 millions, très supérieur à ceux des années précédentes, de 1923 à aujourd'hui. La dette publique intérieure de 77.139 millions a monté à 87.124 millions.

Le mouvement démographique révèle lui aussi la crise. L'augmentation de la population en 1929 est inférieure, malgré la campagne lapiniste du Duce, à la moyenne des cinq ans précédents ; les naissances sont descendues de la moyenne de 1.099.000 à 1.036.000 ; tandis qu'a augmenté le nombre des morts sur la moyenne des années précédentes. Tandis que dans les autres pays civilisés, la diminution de la natalité est compensée par la diminution de la mortalité, en Italie la diminution de la natalité est accompagnée par une augmentation de mortalité, qui, en 1929, a été de 160 chaque mille habitants, proportion supérieure à celles des deux années précédentes.

Cette situation préoccupe les fascistes, puisque l'agitation est vive, malgré la terreur armée et celle judiciaire.

L'Impero de Rome prêche sur la nécessité de sélectionner les adhérents au Parti fasciste. *Il Popolo di Roma*, autre quotidien fasciste, dénonce « la grande offensive en cours contre l'Italie fasciste ». Les chefs du parti ne cachent pas leur préoccupation pour l'atmosphère d'hostilité qui les environne. Le secrétaire du parti, Turati est allé visiter un quartier populaire de Parme. On avait donné des instructions : à toutes les fenêtres devait flotter une bannière. Au passage du cortège, pas une.

Mais, encore mieux : les fenêtres étaient presque toutes fermées.

A alimenter l'hostilité envers les fascistes contribuent aussi les scandales que l'on évite, en les étouffant le mieux possible. Mais la corruption des parvenus est trop grande. Seulement dans le mois d'août, plusieurs ont été arrêtés. Le secrétaire d'une commune de la province de Padoue, qui a volé 100.000 litres à la Congrégation de Charité et à la commune. A Padoue, on va juger un administrateur de la maison des fous de cette ville, qui a volé plus de 40.000 litres. Pour la même raison, a été arrêté à Ancône le secrétaire des *Balilla* et à Reggio-Emilia, un administrateur de l'école qui a volé 60.000 litres. Tous fascistes très connus et avec des charges dans le parti. Et ils sont encore plus nombreux ceux qui volent sans être ennuyés, comme un chef du fascio en province de Plaisance qui a volé 60.000 litres en étant *Podesta*, c'est-à-dire maire nommé par le gouvernement, et 70.000 litres en étant employé à un hôpital civil.

Les luttes entre les chefs sont fréquentes. A Trento on a vu paraître trois éditions différentes du quotidien fasciste le *Brennero*, imprimées en différentes imprimeries, dans lesquelles le préfet, le *podesta* et le secrétaire politique s'attaquaient réciproquement. Chacun avait organisé une équipe et avec celle-ci, mena-

cait ses adversaires. Le secrétaire politique prit le rapide pour aller à Rome, chercher l'aide de Mussolini. Le *podesta*, s'étant aperçu de la chose, sauta dans son auto et démarra vers Rome. Le préfet, pour ne pas rester en arrière, partit en avion. Mussolini, pour arranger l'affaire, envoya le premier en Tripolitaine, le deuxième diriger une fabrique d'autos, le troisième en Dalmatie.

Bilan de la situation : misère, mécontentement général, corruption, luttes entre les chefs.

C'est le commencement de la fin.

C. B.

LIPARI

On sait que le gouvernement italien, avec la complicité de quelques fripouilles payées de la presse internationale, cherche à répandre la légende que la vie des déportés politiques aux îles est, à peu près, délicieuse.

Le bulletin *Italie* de Paris, publie cette nouvelle qui démontre quelle est cette existence de rêve.

« La situation devient plus grave tous les jours. Depuis le 1^{er} août, on a mis en vigueur une nouvelle « carte de permanence » analogue à celle qu'on imposa, pendant les premiers temps, à Favignana.

« Le permis de demeurer au dehors des dortoirs communs a été supprimé. Il est défendu de se rendre au café. Il est défendu de louer une pièce pour y étudier pendant la journée.

« Durant les six dernières semaines, environ soixante nouveaux déportés sont débarqués à Lipari, et une autre cinquantaine sont annoncés. Parmi les derniers arrivés, il y a le comptable Ferro de Rovigo, âgé de 19 ans, Cartazzini et Pincheri, de Trente, républicain le premier, socialiste l'autre, accusés d'avoir fait partie de la Société secrète « Justice et Liberté ».

« Le directeur actuel de la colonie, un certain Consoli, est le type parfait de l'arrogance le plus cynique. Il ne reçoit personne, il refuse de transmettre une réclamation au Ministère, il fait détruire une partie de la correspondance à l'arrivée et au départ. La censure postale est exercée exclusivement par la Direction, qui met du soin à y employer toute la lenteur possible : les lettres arrivent — quand elles arrivent — après une paire de mois, toutes maculées par de grandes taches à l'encre de Chine. Pour frapper les déportés dans l'attente la plus intime et la plus anxieuse — celle des nouvelles de leurs familles — il faut une méchanceté raffinée au dernier degré.

« On a prohibé, de la façon la plus absolue, les bains. La chaleur africaine de Lipari, en plein été, rend les déportés presque fous. Défense de se rafraîchir une minute. On craint qu'ils s'évadent à la nage !

« Il y a un mois, chez le déporté sardes Lentini, mutilé de guerre, les miliciens ont trouvé le déporté Dore et trois autres sardes qui causaient. Tous ont été arrêtés et on les garde encore en prison.

« Il y a quelques jours, le journaliste bien connu, Charles Silvestri, ancien rédacteur du « *Corriere della Sera* », jeune homme d'une noblesse d'esprit supérieure et contre lequel s'exercent particulièrement la haine et la vengeance du « Duce », à cause du rôle courageux qu'il a joué dans la presse lors de l'assassinat de Matteotti, a été, d'une heure à l'autre, embarqué et transféré sur l'écueil de Ponza. On ne lui a pas même laissé le temps de prendre avec soi une valise. »

Voilà Lipari !

LA VOIX DE PROVINCE

Adresser la copie à Pierre Lente, 34, rue Curial, Paris (19^e).

Nous rappelons à nos camarades correspondants qu'ils ne doivent écrire que sur un côté de leur feuille de papier.

ROUEN

A quoi sert le progrès ? Rapide comme le vent, léger comme l'oiseau, trépidant de bruit et de vitesse, un avion passe. J'admire sa ligne nette et moderne.

Mais à quoi sert cette admirable invention, perfectionnée par la science industrielle ?

Des types riches, les fabricants de porcelaine de Chicago ou autres yankees millionnaires, fuient parfois un pays trop « sec » et viennent à Paris, à Nice ou à Biarritz. Mais le railway, le paquebot, c'est long, en dépit des luxueuses installations. Les affaires pressent : la concurrence capitaliste et boursière est active.

Et le temps des opulents et des désœuvrés est précieux.

Pas un instant à perdre ! Très urgent, le tennis, le thé élégant, la casino, le dancing et la modiste !

Pour aller de Paris à Cherbourg en 1 heure 30, une Société Aérienne a créé, au Bourget, un service aérien d'avions rapides. La place doit coûter dans les 2.000 francs.

Voilà à quoi sert le progrès. Il améliore le sort des parasites ; des détenteurs de capitaux, mais le producteur — qui dans les usines-bagnes — construit ces appareils, gagne juste de quoi ne pas crever de faim.

Mais ce n'est pas tout. Peut-être verrons-nous dans un avenir proche :

La nuit est sombre. De gigantesques avions de bombardement planent... Des bombes tombent...

En bas, une grande ville s'étend, étincelante de mille feux. Soudain, des détonations, un immeuble s'écroule dans un fracas horrible. Les passants fuient. Quelques-uns, allongés sur le sol, râlent, dans le brouillard jaunâtre des gaz qui brûlent ou font éclater les poudres. Des femmes hurlent. Vision de cauchemar.

Voilà à quoi sert le progrès, dans cette intelligente humanité.

Rogé C. Nemo.

Pour la propagande

Dans le but de permettre la diffusion de notre journal

« LE LIBERTAIRE »

nous avons décidé d'expédier à tous les camarades qui en feront la demande, des paquets d'inventés au prix de port compris.

5 francs les 50 exemplaires, 10 francs les 100 exemplaires. Nul doute que chaque camarade se fera un devoir de distribuer autour de lui, dans les réunions, dans les chantiers, etc., nos inventés.

Il contribuera à faire connaître notre journal, à répandre nos idées, à amplifier notre propagande.

Chaque groupe, chaque camarade doit faire un effort pour « Le Libertaire ».

LISEZ ET FAITES LIRE

le livre par excellence
de propagande anarchiste :

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ

par Pierre KROPOTKINE

PRIX : 6 Francs

Franco recommandé : 7 fr. 25

En vente à la
LIBRAIRIE D'ÉDITIONS SOCIALES

CONGRÈS des groupes féministes de l'enseignement laïque

Le Congrès des groupes féministes de l'Enseignement laïque s'est réuni le 3 août, à Marseille, à la Bibliothèque municipale, sous la présidence de Marie Guillot, avec Suzanne Durand et Rose Olivier comme assesseurs.

On aborde la discussion du rapport moral et, à ce propos, c'est toute l'action du Comité Central qui est évoquée.

L'action pour les revendications corporatives spéciales aux institutrices : indemnités pour charges de famille, pensions d'orphelins, reversibilité de la pension de la veuve sur le mari et les enfants, etc., fut menée activement par le Comité Central.

Mais les institutrices des groupes féministes, s'inspirant du véritable syndicalisme, s'intéressent surtout à leurs propres revendications dans la mesure où elles pensent ainsi en faire bénéficier toutes les travailleuses. C'est dans cet esprit qu'elles s'attachent tout particulièrement à l'étude de toutes les questions destinées à améliorer le sort de la mère et de l'enfant : maternité, fonctions sociales, lutte contre la prostitution, les taudis, reconnaissance du droit à la maternité libre.

Marie Guillot présente son rapport très intéressant sur les Davidées groupement d'institutrices publiques catholiques), et une discussion s'engage sur les moyens à employer pour lutter contre la propagande des Davidées parmi les normaliennes et les jeunes institutrices.

Le travail pour l'an prochain, en dehors des études corporatives non achevées, est tracé sous ce titre qui continue notre action des années précédentes : « Autour de la loi de 1920 ».

Le rapport de Pierrette Rouquet sur la militarisation des écoles normales apporte aux déléguées des groupes des renseignements très intéressants et leur fait comprendre la gravité de la question.

L'ordre du jour suivant est adopté à l'unanimité :

« Le Congrès des Groupes féministes de l'Enseignement laïque, réuni le 3 août 1930, à la Bibliothèque municipale de Marseille,

« Dénonce l'attitude de certaines directrices d'écoles normales qui exigent de leurs élèves une signature par laquelle elles s'engagent à être mobilisables, en cas de guerre, en qualité d'aides-infirmières,

« Proteste contre la façon insidieuse et malhonnête avec laquelle on obtient cet engagement, les normaliennes ne se rendant pas toujours compte de ce qu'on leur fait signer ;

« Dénonce cette nouvelle preuve d'esprit militariste et de préparation à la guerre ;

« Dénonce cette violation flagrante de la neutralité scolaire, tant pronée par les gouvernements, qui ne l'utilisent toutefois que lorsqu'elle ne s'oppose pas à leurs intérêts de classe ;

« Le Congrès enregistre la déclaration du ministre de l'Instruction publique affirmant n'avoir donné aucune instruction à ce sujet ;

« Il demande que, dès maintenant, cette mesure soit partout rapportée ;

« Il s'engage à combattre la militarisation à l'école, quel que soit l'aspect sous lequel elle se présente ;

« Il invite tous les groupes sincèrement antimilitaristes à joindre leur protestation à celles des groupes féministes ;

« Il engage, d'autre part, tous les vrais laïques, tous les partisans du respect de la personnalité de la jeunesse à protester énergiquement contre de tels procédés ;

« Il s'engage à faire appel à la classe ouvrière et aux normaliennes elles-mêmes pour combattre toutes les formes du militarisme à l'école. »

La Secrétaire générale sortante,

M. BURLE.

Les secrétaires de séance,

R. Papaud et H. Rouquet.

POUR MAKHNO

AVIS TRES IMPORTANT

Les camarades sont avisés d'avoir, à l'avenir, à adresser leur ordre directement à Makhno.

Voici l'adresse à laquelle doivent être adressés les fonds : N. Mikienko, 146, rue Diderot, Vincennes (Seine).

LES LIVRES

Paul Marion : DEUX RUSSIES (1)

J'avoue que si Paul Marion a accompli un bel acte d'indépendance et de probité en écrivant ses impressions de Russie, je n'ai jamais lu un ouvrage qui m'ait pénétré de tant de tristesse en même temps que de dégoût et de colère.

Ceux qui ont connu Paul Marion avant son départ pour Moscou, se souviennent sans doute de l'orateur bolcheviste qui vantait avec une fougue lyrique les bienfaits du paradis prolétarien. Toutefois, ils peuvent aussi garder souvenir de l'exception qu'il était parmi la foule des commis-voyageurs des communistes. En effet, alors que généralement les orateurs du P. C. sont arrogants, usent de l'épithète injurieuse et calomniatrice avec une grande désinvolture : si, lorsque ces professionnels de la révolution parlent, on a l'impression d'ouvrir un disque de phonographe, il n'en était pas de même chez Marion. Orateur chaleureux mais non déclamatoire, discutant à l'aise avec ses contradicteurs, mais d'une façon courtoise et polie — on pouvait réprover de toutes ses forces les idées émises par l'ancien directeur de l'école léoniste de Bobigny — mais on ne pouvait pas ne pas ressentir de la sympathie pour celui qui s'était fait un devoir de ne rien opposer à des idées que des idées.

L'homme qui agissait ainsi était sincère, et c'était en cela qu'il puisait la force de ne jamais injurier son adversaire de tribune. Or, pour son malheur, Paul Marion fut délégué au Komintern en 1927 et partit à Moscou avec les pèlerins du X^e anniversaire. Parmi eux, on le sait, se trouvait ce fantoche cabotinard de Colomer.

Alors que le pauvre bougre, victime de son imagination poétique et de sa lâcheté allait revenir au bout de six semaines, ad-

mirateur passionné de l'Armée rouge et des bourreaux de ses anciens compagnons d'idéal, Paul Marion devait rester quinze mois dans le « Paradis des Soviets ».

C'est tout ce qu'il a vu durant ces quinze mois qu'il nous décrit dans son livre — et il n'y a pas là de quoi entonner un los aux sacripants qui dirigent la Russie et la III^e Internationale.

Sans emphase, sans vaine déclamation, sans un seul mot violent contre la clique stalinienne, c'est le plus formidable réquisitoire que j'aie jamais lu contre la pourriture politicienne.

Tout d'abord, Marion nous conte son arrivée en Russie. Il était enthousiaste et fervent. Aussi tout ce qu'il voyait l'émerveillait.

Il nous livre une anecdote qui vaut la peine d'être relevée :

Quelques « délégués » curieux, dont les intentions n'étaient peut-être pas très pures, déclarent un jour : « C'est très intéressant de visiter des prisons, mais il en est une que nous voudrions bien voir, c'est Boutirky, là où se trouvent les détenus politiques ». Surpeur et ennuï chez les bonzes chargés de la « bonne marche » de la délégation. On nous avait dit et répété que nous irions là où nous voudrions, mais, déclare un grand personnage dans un petit Comité rapidement convoqué pour examiner la situation, Visiter Boutirky... jamais ! Je dois avouer que ce refus ne me toucha guère. Je trouvais normal que la République Ouvrière se défendit par tous les moyens contre ses ennemis intérieurs et extérieurs et ne voulait pas livrer à tous des secrets trop délicats. Je m'empres- sais donc, ainsi que les autres communistes, de dissuader nos compagnons trop informés de pousser si loin la manie de l'enquête. Ils se laissèrent assez facilement convaincre. Ne leur avait-on pas assuré publiquement que Boutirky était rempli d'espions anglais et que, dans ces conditions, insister pour une telle visite deviendrait vite une insolence. Toutefois, l'impression qu'on ne nous cachait rien s'en trouva quelque peu troublée.

Ainsi, alors que c'étaient presque uniquement des anarcho-syndicalistes et des oppositionnels ouvriers qui se trouvaient à Boutirky, pour le seul délit d'espion, on fit croire à Colomer que c'étaient des espions anglais. Et lui, qui avait une liste de camarades détenus à Boutirky, lui qui avait promis de les interroger, il se contenta de cette réponse. On voit que le triste pantin se contentait facilement.

Mais l'incident est symbolique. Il démontre de quelle façon on « renseigne » les délégués qui vont à Moscou pour se documenter.

Cependant l'enthousiasme de Marion fut soumis à une rude épreuve. Laissons-lui la parole pour narrer comment il arriva à se documenter sérieusement.

Tant que vous étiez incapable de converser tant soit peu en russe, le pays semble vous échapper. Vous le tournez, vous ne le pénétrez pas. Vous n'avez prise sur lui que par la petite partie de sa surface où l'on parle français.

Et qui parle français à Moscou ? Quelques membres du Komintern, des fonctionnaires, d'anciens petits bourgeois ou bourgeois. Dans ces milieux contraires, la vie soviétique se reflète avec des déformations qu'on ne peut corriger. On n'est certain de rien, mais tout vous influence et la note officielle reste longtemps dominante, car seule elle est donnée avec l'ampleur et l'ampleur nécessaire à la conviction.

Un homme me croise dans la rue : il m'arrête ; c'est un étudiant en droit, fils d'ouvrier, il était interprète au temps des délégations : « En bien ! que penses-tu de la Russie ? » Je lui résume brièvement mes idées de pèlerin encore tout chaud des semaines de visites et d'enquêtes. Il devient mélancolique : « Tu vas rester longtemps ici, observe bien tout. Tu verras la plaie dont nous souffrons : la bureaucratie. Méfie-toi de tes impressions de délégué. Devant les étrangers, nos ouvriers, par orgueil national, font les fiers et cachent leur misère. Mais, apprends le russe et parle-leur en ami. Tu verras ! »

Et, en enquêteur consciencieux, Paul Marion apprit le russe, du moins suffisamment pour se faire comprendre et pour saisir ce qu'on lui disait.

Ah ! comme il y avait loin de tout ce qu'il avait imaginé. Comme tout ce que les officiels lui faisaient voir était dissimulé de la navrante réalité.

La semaine dernière, nous avons cité un extrait de son reportage vivant sur la liberté ouvrière en Russie. Mais Marion a vu d'autres choses.

Il a voulu se documenter, il a causé un peu à toutes les classes de la société russe — car les « classes » existent encore et plus séparées que jamais, dans cette République ouvrière (?)

Il a constaté d'abord que le Guépéou régnait en maître. Que nul n'osait de prime abord se confier à lui — mais que, sitôt la confiance établie entre son auditeur et lui-même, les langues se déliaient pour vomir les caricatures de socialistes que sont les dirigeants du Kremlin.

Le règne de la bureaucratie, la nouvelle caste féodale des membres du P. C. qui seuls, profitent de l'état social instauré au lendemain d'octobre 1917, la concussion, le trafic d'influence, le vol établi sur une large échelle, le chantage moral et matériel, l'impérialisme et la vénalité, le mouchardage et la terreur policière, la courtoisie et la peur — en bref une espèce de conglomérat de toutes les vilenies humaines synthétisant un régime réprouvé par la grande majorité des ouvriers paysans.

Ce n'est pas seulement le règne de Staline, c'est toute l'œuvre des bolchevistes depuis 1917 qui est passée à condamnation.

On apprend pourquoi l'exil et la déportation de Trotsky et de ses amis n'ont pas ému le peuple russe — c'est parce que ceux-ci, lorsqu'ils étaient au pouvoir, usaient des mêmes méthodes de coercition, de police, de terreur, d'affaînement vis-à-vis de leurs adversaires. Ils avaient fait peser un joug écrasant sur les épaules des producteurs russes — et ceux-ci se souciaient fort peu que les bourgeois d'hier fussent les victimes du jour.

Il y a dans ce livre une analyse des statistiques officielles qui dénonce le bluff à l'et continu dont se servent les dirigeants du Kremlin pour endormir les prolétaires internationaux. La lamentable situation des ouvriers (17 catégories de salaires), la domestication des syndicats, le sort na-

vrant de la classe paysanne — tout est mis en lumière — et l'on comprend, après le compte rendu oculaire du fameux procès du Donetz, que la corruption règne de haut en bas de l'échelle sociale soviétique.

J'ai dit, au début de cette chronique, que, pourtant, jamais un livre ne m'avait pénétré de tant de tristesse. Je vais dire pourquoi.

C'est qu'à la suite de ses constatations, Marion a été tellement écœuré, tellement désillusionné qu'il en a perdu la foi révolutionnaire.

Cet homme qui voyait en la force salvatrice du prolétariat en est maintenant réduit à se vouter au parlementarisme, à la démocratie socialiste, au fameux « passage à la transition » dans la transformation sociale.

Le seul homme qui ait voulu étudier sincèrement les réalisations bolchevistes est revenu de Russie complètement dégoûté de la révolution. C'est triste, infiniment.

Et c'est là que nous ne sommes plus d'accord avec Marion. Car, pour nous, tous les politiques se volent. C'aurait été les social-démocrates mencheviques qui eussent pris le pouvoir, le gâchis en été le même, le prolétariat n'en aurait été ni plus ni moins malheureux. La caste gouvernementale eût été aussi pourrie.

C'est contre tous les politiques, contre tous les « faiseurs de bonheur du peuple » qu'il faut lutter. Seule la révolution sociale qui donnera la terre, la machine, l'usine et le chantier aux producteurs, seule la révolution qui remplacera le gouvernement des hommes par l'administration de la production évitera la terrible déconvenue qui atteignit le candide Marion.

N'importe. Malgré les conclusions de l'auteur, lisez ce livre et conservez-le précieusement. Il vous sera un outil précieux dans la bataille contre les arrivistes qui veulent se faire une belle place au soleil avec le sang et la misère des ouvriers.

Louis LOREAL.

LIVRES REÇUS. — Pic d'Ossau : *Isis myse vénérée* (Figuière). — Georges Duhamel : *Scènes de la vie future* (Le Mercure de France). — Nous en rendrons compte la semaine prochaine.

(1) P. Marion : *Deux Russies* (Nouvelle Société d'Édition), 1^{er} vol., 12 francs.

TRIBUNE SYNDICALE

LES MASQUES TOMBENT

Je suis vraiment heureux du résultat obtenu par mon article précédent.

Ceux qui pouvaient encore conserver des illusions quant au travail en commun possible avec les gens du *Cri du Peuple* sont maintenant fixés.

Dans la réponse faite aussi bien par Chambelland que par l'aboyeur, on sent tout ce qu'il y a de rancœur, de mesquine animadversion et de haine pour les anarcho-syndicalistes. Le répertoire des cocos qui, il n'y a pas si longtemps, étaient chargés de la « littérature » du parti bolcheviste, le vocabulaire usité par ces individus n'a pas varié. C'est toujours l'injure facile, la calomnie à dire continu, les basses insinuations et les falsifications des événements passés employés à tout et même hors de propos.

Si Jules Vallès avait pu se douter que son *Cri du Peuple* eût pu devenir un réceptacle de tels stercoraires, il en aurait vraiment été navré.

Quoi, des gens qui durant plus de sept ans, ont été les hommes à tout faire des malfaiteurs du Kremlin; ceux qui, pendant cette période, se sont livrés à tous les changements d'opinion, à tous les revirements de conscience, à toutes les rectifications de tir nécessaires pour conserver les bonnes grâces — et, surtout, les prébendes — des multiples fantoches qui se succèdent aux postes dirigeants de Moscou — ce sont ces pauvres pantins qui viennent aujourd'hui dire qu'ils ne nous prennent pas au sérieux. N'est-ce pas à mourir de rire?

Un Chambelland — dont le nom signifie bien la mentalité servile du personnage — et un Schumacher redresseurs de torts! N'y a-t-il pas là de quoi se dilater la rate pendant l'éternité?

Si ces parangons de vertu sont ceux-là de qui on doit attendre un redressement du mouvement syndical « unitaire », il y a bien des chances pour que la C. G. T. U. reste dans le boudoir politique jusqu'à complète putréfaction.

Repondre à leurs écrits, nous n'y aurions même pas songé — car c'est leur faire beaucoup d'honneur que de les prendre pour des gens avec qui on peut discuter, ce qui sous-entendrait que nous leur supposons une bonne foi qu'il serait vain d'aller chercher chez eux. Mais mon précédent article n'était pas destiné à Chambelland ni à quiconque des rédacteurs ou des zéloteurs du *Cri*.

Ceux à qui je m'adressais, ceux-là seuls dont je sollicitais la réflexion, c'étaient mes amis anarcho-syndicalistes qui sont restés à la C. G. T. U. et qui ont cru bon de s'allier avec les personnages immoraux du *Cri* pour lutter contre la direction stalinienne de cette centrale.

Ils savent pourquoi nous avons abandonné la C. G. T. U. — Nous ne voulions pas verser des cotisations qui allaient servir aux domestiques (j'allais écrire Chambelland) de Moscou pour nous insulter, pour amener la centrale que nous avions créée au rôle de vague succursale de ce parti, qui fait si bien le jeu de la réaction depuis une demi-décade.

Et maintenant que l'on connaît les avatars survenus à la B. O. P., où l'argent déposé par les syndicats a servi uniquement à alimenter la caisse toujours à sec de *L'Humanité*, à présent que l'on sait que l'argent du fonds de grève de la C. G. T. U. a été employé à soutenir toute une armée d'appointés dans des fédérations fantômes, dans le seul but d'injurier et de briser les mouvements déchaînés par ceux qui ne voulaient pas courber l'échine devant les Lozowski — lorsque l'on sait que depuis plus de deux ans que ces choses sont connues, que Garchery, Piquemal, Chambelland et tutti quanti n'ignoraient pas ces véritables escroqueries, mais se taisaient par calcul politique, on est de plus en plus fondé à se féliciter d'avoir pris pareille attitude.

Nous n'avons pas d'idée fixe, paraît-il. Si, nous en avons une, à laquelle nous fu-

mes toujours fidèles : nous haïssons les politiciens. Nous démasquons tous les arlequins de la politique qui changent d'avis plus souvent encore que de chemise et qui veulent faire du syndicalisme une espèce d'auge où leurs gueules porcines s'alimentent.

Il paraît que j'ai fait preuve d'un véritable manque de pudeur en reprochant à Chambelland et autres leurs articles au lendemain du 11 janvier 1924.

Il faut tout de même que ces peu reluisants pondeurs de copie aient l'inconscience facile — ou le cynisme — pour oser encore revendiquer leur attitude de ces jours tragiques.

On nous reproche, à nous, d'avoir soutenu Boudoux à cette occasion! Qu'on me permette d'affirmer ici, et sans crainte pour cela un seul démenti, que si le S. U. B. tient à se différencier de Boudoux actuellement, il n'est pas un seul membre de ce syndicat qui ne soit prêt à se solidariser entièrement avec le rôle joué par Boudoux à la nefaste réunion du 11 janvier 1924.

Allons, tout de même, vous n'allez pas reprocher à Boudoux de n'avoir pas succombé à la balle bolcheviste qui lui traversa la mâchoire?

Vous savez très bien que l'on ne retrouvait des traces de balles que sur un seul côté de la salle — le mur à gauche de la tribune, où était, comme par hasard, massée la minorité.

Seuls, les anarcho-syndicalistes avaient été visés, sur eux seuls, on avait tiré. Et vous tenteriez de faire croire que c'étaient ces mêmes anarchistes qui avaient essuyé la salve qui avait tiré?

Chambelland, tu sais bien que tu mens! Tu sais bien que tous les militants informés connaissent le nom de celui qui, le premier, vada sur revolver sur les anarchistes.

Tu connais, comme nous, le nom de cet individu qui a lui-même confessé, devant la commission d'enquête, son rôle de provocateur.

Tu sais très bien pourquoi la fameuse commission d'enquête n'a pu réaliser un accord. Uniquement parce que les personnalités entendues prouvaient la responsabilité du parti communiste dans la turberie.

Tu sais aussi bien que nous que, si le rapport établi par la minorité n'a pas été publié, c'est uniquement pour que certain homme en vue du parti communiste ne soit pas inculpé de tentative de meurtre, que nous nous sommes tus jusqu'à présent uniquement pour ne pas déclencher une action judiciaire. Mais puisque toi et tes pareils, qui jouèrent un rôle odieux au lendemain de l'assassinat de Clos et Poncet, puisque toi et tes semblables insultez toujours les anarchistes à propos du guet-apens dont ils furent les victimes, les seules victimes, puisque tu essayes lâchement de laisser peser sur quelqu'un une responsabilité qui incombe à un autre, nous ne voulons plus rester davantage prisonniers de votre véritable chantage moral.

Je prends sur moi la responsabilité de ce que je vais écrire. J'en ai assez de nous voir accusés d'un double meurtre dont, comme nous, vous connaissez le coupable! Tu sais très bien, canaille, que celui qui vida son revolver était membre du parti communiste — au budget duquel tu émarrais alors pour ta vile besogne — qu'il était trésorier de la Fédération Unitaire des Cheminots, qu'il a nom DUCÉUR.

Tu sais, tripouille, que celui-là seul supporte la responsabilité des morts et des blessés. Et tu oses encore insinuer que nous manquons de pudeur en parlant du 11 janvier!

Tu es bien nommé : telle ton patronyme, ton âme est idoine à la fonction d'un valet de chambre.

Toi et tes pareils, vous ne luttiez aujourd'hui contre Monmousseau que pour reconquérir la position directrice que vous occupiez dans la C. G. T. U.

Vous ne rêvez de dominer cette organisation que pour y continuer votre néfaste politique — hier au profit du P. C., aujourd'hui au profit du P. O. P. — c'est-à-dire pour une bande d'aventuriers (parmi lesquels vous êtes bien à votre place) qui veulent se servir du syndicalisme pour des ambitions plus ou moins malsaines.

C'est à mes amis anarcho-syndicalistes restés dans la C. G. T. U. que je m'adresse maintenant.

Camarades, ne soyez pas les dupes des tristes sires qui veulent se servir de votre combativité, de votre ardeur, de votre sincérité pour renverser ceux qui leur ont ravi la gamelle.

Si, demain, ils arrivaient, grâce à vos efforts, à prendre en main la direction de la C. G. T. U., ce seraient les mêmes injures, les mêmes calomnies qui vous seraient déversées généreusement.

Vous n'avez rien avoir de commun avec ces gens-là.

Comme les Monmousseau, Sémard et compagnie, ils sont responsables de la domestication de la C. G. T. U. au ramassis d'escrocs qui régissent l'I. S. R.

J'ai dit, l'autre jour, qu'il fallait les mettre dans le même sac; je me suis trompé.

C'est dans la même poubelle qu'il faut les laisser.

C. G. T. S. R.

AUX SYNDIQUES, AUX SYNDICATS

La Commission administrative a décidé la tenue du Comité confédéral national, pour le dimanche 7 septembre. Il tiendra ses assises, Salle de la Chope de Strasbourg, 50, boulevard de Strasbourg (près la gare de l'Est).

Son ordre du jour est ainsi fixé :

1. — Rapport moral ;
2. — Rapport financier ;
3. — Fixation de la date et de l'ordre du jour du 3^e Congrès de la C. G. T. S. R. ;
4. — Le Congrès de l'Association internationale des Travailleurs (examen des rapports, mandat à donner à notre délégué ; nomination de ce dernier) ;
5. — Questions diverses.

L'ordre du jour, étant très chargé, les délégués des U. R. et des U. L. et des Fédérations devront être présents à 9 heures très précises du matin.

Afin qu'une discussion très sérieuse se déroule, et que des décisions importantes soient prises, les syndicats se doivent de mandater sérieusement les délégués au C. C. N. sur toutes les questions portées à l'ordre du jour.

D'ailleurs les syndicats U. R., U. L. et Fédérations sont en possession des circulaires leur permettant de prendre position.

Un travail très sérieux doit être accompli à ce C. C. N. Nul doute que les militants, les syndiqués mandateront en conséquence leurs délégués.

Pour la Commission administrative, Le Secrétaire : E. JUHEL.

Afin de préparer sérieusement le C. C. N., tous les membres de la C. A. sont priés d'être présents ce soir, heure et lieu habituels.

Argenteuil. — Les camarades sont avisés que la brochure « Le Syndicalisme et la Guerre » est à leur disposition à la Maison du Peuple.

Dans le S. U. B.

Réunions des Sections suivantes :

Ménusiers : mardi 9 septembre, à 17 h. 30, Salle de Commission, deuxième étage.

Serruriers : mardi 9 septembre, à 17 h. 30, Salle de Commission, premier étage.

Carreleurs-façonniers : mercredi 10 septembre, à 17 h. 30, Salle de Commission, deuxième étage.

Peintres : mercredi 10 septembre, à 17 h. 30, Salle de Commission, premier étage.

Conseil Général : le prochain Conseil aura lieu le jeudi 11 septembre, à 18 heures, Salle de Commission, quatrième étage. La présence de tous les camarades est indispensable.

La Revue Anarchiste. — Le numéro de « La Revue Anarchiste » pour les mois de juillet, août, septembre, paraîtra vers le 15 septembre.

Numéro très important, d'environ 150 pages, contenant de nombreuses et intéressantes études et chroniques, des poèmes et plusieurs dessins. Il sera laissé au prix de 5 fr. Le tirage étant limité, on peut adresser dès maintenant les commandes et les fonds (F. Fortin, 110, rue Saint-Maur, Clé et 378-20 Paris).

LA VIE DE L'UNION

PARIS-BANLIEUE

Fédération Parisienne. — Le prochain C. I. de la Fédération qui se réunira le samedi 6 septembre aura à s'occuper, entre autres questions :

1. — Des campagnes pour le respect du droit d'asile.
 2. — Proposition d'une tournée de conférences.
 3. — Représentation de la Fédération au sein de la C. A. de l'U. A. C. R.
- L'importance des questions portées à l'ordre du jour fait un devoir à tous les groupes adhérents à se faire représenter à ce Comité d'Initiative.

Le Bureau.

Intergroupes des 5^e, 6^e, 13^e et 14^e. — Réunion le mardi 9 septembre, 21 heures précises, chez Barret, 10, rue de l'Arbalète (coin de la rue Lhomond).

Ordre du jour : compte rendu du C. I. de la Fédération ; organisation de la propagande du groupe pour cet hiver. Causerie par un camarade de la F. P. sur la situation actuelle du mouvement syndical en France.

Appel est fait à tous les anciens membres du groupe, aux sympathisants et lecteurs du « Libertaire ».

Groupe des 14^e et 15^e Arrondissements. — Réunion du Groupe le vendredi 5 septembre, à 20 h. 30, 85, rue Mademoiselle.

En plus de la discussion sur les questions intéressant la vie du Groupe et de la Fédération, une causerie sera faite sur un sujet d'actualité.

Invitation cordiale à tous les camarades et sympathisants de nos deux Arrondissements pour qu'ils assistent à nos réunions.

Groupe du 11^e et 12^e. — Réunion de tous les camarades le mercredi au 170 du Faubourg-Saint-Antoine, à 20 h. 30.

Conférence par Loréal.

Groupe Anarchiste des 17^e et 18^e Arrondissements. — Réunion mardi 9 septembre, à 20 h. 30, 48, rue Duhamel.

Présence indispensable.

Groupe des 10^e, 19^e et 20^e Arrondissements. — Réunion du Groupe vendredi 5 septembre, à 21 heures, 72, rue des Prairies.

Argenteuil. — Réunion du Groupe vendredi 5 septembre, à 20 h. 30, local habituel : Organisation du meeting.

« Le Libertaire », « Le Flambeau » et « Le Combat Syndicaliste » sont en vente à la Maison du Peuple.

Groupe Régional de Bezons. — Réunion du Groupe le samedi 6 septembre, à 20 h. 30, café de l'Abbaye, Grand'Rue, à Carrières.

Discussion pour l'organisation d'un meeting dans le courant de septembre. Que tous soient présents.

Groupe Interlocal de Clichy. — Réunion du groupe le vendredi 5 septembre, à 20 h. 30, 115, rue du Bois, à Clichy.

Questions importantes à discuter.

PROVINCE

Groupe d'Etudes Sociales d'Angers. — En accord avec le Groupe de Trélazé, et afin que nous puissions organiser méthodiquement notre cycle de Conférences pour l'hiver, tous les copains du Groupe sont priés de venir à la réunion commune qui aura lieu à la Coopérative de Trélazé, près de la Maraisière, le samedi 6 septembre, à 16 heures.

Les camarades n'ayant pas la semaine anglaise et finissant à 6 heures, n'auront qu'à venir quand même, la réunion ne sera pas terminée, ayant beaucoup de questions de détails à régler en ce qui concerne la propagande générale.

Que tous soient présents afin de faire du bon travail : compagnons de Trélazé et d'Angers, au boulot ! Cela ne manque pas et tous présents.

Le Secrétaire : F. BONNAUD.

Brest. — Les libéraux, les lecteurs du « Libertaire » sont invités cordialement à la réunion du groupe qui aura lieu le vendredi 5 septembre, à 20 heures, à la Maison du Peuple.

Des questions très importantes intéressant la propagande générale seront discutées. Je compte sur tous. La besogne ne manquera pas.

Le secrétaire du groupe : A. LE LANN.

Groupe Anarchiste-Communiste de Toulouse. — Le groupe se réunit tous les samedis, à 20 h. 30, au siège, 43 bis, rue Saint-Charles. Présence indispensable à la réunion de ce soir de tous les copains et sympathisants. Discussion sur « les anarchistes et la guerre ».

Groupe d'achats en commun. — Répartition

des denrées tous les dimanches matin.

Librairie. — Il est rappelé qu'une librairie volante se tient tous les dimanches, boulevard de Strasbourg, à l'angle de la rue Saint-Bernard.

Groupe d'Etudes Sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Murlins. Appel aux sympathisants du « Libertaire ».

Groupe anarchiste communiste de Saint-Etienne. — Permanence tous les jeudis, salle 20, Bourse du Travail. Inscription des adhérents. Versements de la cotisation mensuelle : 5 francs. Organisation de promenades estivales.

Nîmes. — Les camarades de Nîmes ou de passage en cette ville trouveront le « Libertaire » au kiosque Caserne, angle du boulevard Gambetta et boulevard Amiral-Courbet.

Communications Diverses

Les Amis de l'E. A. — Réunion le mardi 9 septembre, à 21 h. 15, salle du Restaurant Coopératif La Solidarité, 15, rue de Meaux.

Le No 128-129 de « L'En Dehors » est paru. Au sommaire : Les chaînes de la réforme (G. Styr-Nhair). — Réalités, variétés, 46 de Lacaze-Duthiers. — La mode (L. Barbedette). — Contribution à l'histoire des milieux de vie en commun, période fourrière (suite). — La Philosophie du Nu. — La révolution sexuelle (Dr. Juan Lazarte). — Réflexions sur le Natrisme et des dérivés, III (Ixigrec). — L'éternel problème (fin) (E. Armand). — Points de repère (E. Armand). — George Sand ou la femme amoureuse (Federica Montseny). — Brûler le mercanti I (à suivre) (P. Madel). — Les Emigrants (José D. Gomez Rojas).

Envoi d'un exemplaire contre 0 fr. 50.

On annonce la parution pour le 1^{er} octobre d'un nouvel organe de combat antireligieux : « La Calotte ». Dirigé par A. Loriot, ce journal sera abondamment illustré et très vivant.

APPEL A LA SOLIDARITE

Le Syndicat Union des Travailleurs de Croix-Wasquehal et environs, réuni en assemblée générale le 10 août, fait appel à la solidarité de toutes les organisations amies pour venir en aide à tous ses membres dans la lutte, et se sépare aux cris de : « Vive la grève » et « Vive l'union de tous les exploités contre les exploités ! »

Pour le Syndicat : Volche Achille et Mille Martin.

Envoyer les fonds à Volche Achille, 14, rue de la Providence, Roubaix (Nord).

PETITE CORRESPONDANCE

Bonnard. — « Germinal », 12, Place Fauvel, Amiens.

« LE FLAMBEAU »

organe mensuel de Libre-Pensée, édité par nos camarades de Brest, vient de paraître. Son numéro de septembre est des plus intéressants.

Le réclamer à la Librairie d'Éditions Sociales. Le numéro, 0 fr. 35 franco.

Il nous reste quelques collections dépareillées de la « Revue Anarchiste » (années 1922 à 1925), ainsi que des numéros de la « Revue Internationale Anarchiste ». Nous pouvons expédier 25 numéros différents pour 20 fr. franco.

A VENDRE

ELISEE RECLUS

Nouvelle Géographie Universelle, 19 volumes neufs, très belle reliure : 650 francs. S'adresser au « Libertaire ».

Le Gérant : MARCEL MONTAGUT.

Travail exécuté par des ouvriers unitaires et confédérés.

IMPRIMERIE CENTRALE DU CROISSANT, 19, rue du Croissant, Paris (2^e).

LIBRAIRIE D'ÉDITIONS SOCIALES

72, Rue des Prairies Paris - (20^e Arrond)

Chèque postal : J. GIRARDIN-PARIS 1191-98

LA LIBRAIRIE DES ÉDITIONS SOCIALES n'est pas une entreprise commerciale, c'est une Œuvre Sociale, Collective, dont tous les bénéfices sont employés à soutenir d'autres œuvres de propagande.

Tous nos amis et les sympathisants à nos idées doivent, par conséquent, y faire leurs achats.

Toute commande est servie dans la huitaine.

Nos nouvelles conditions de vente sont les suivantes :

1^o Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

2^o Les frais de port sont calculés à raison de 10 % pour la France et 20 % pour l'étranger.

3^o Aux bibliothèques, Syndicats, Groupes

ou autres organisations il est fait une remise de 20 %.

4^o La correspondance et les fonds doivent être adressés à Jean Girardin, Librairie des Éditions Sociales, 72, rue des Prairies. Chèque postal : Girardin 1191-98 Paris.

Nota : Nous recommandons à nos correspondants de toujours indiquer clairement le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur et, si possible, le nom de l'éditeur.

Toute demande de renseignements doit être accompagnée d'un timbre pour la réponse. Il ne sera pas donné suite aux commandes non couvertes de leur montant.

Indiquer sur le talon du chèque postal la destination de l'argent : Librairie, Libertaire, Solidarité, Union, etc.

mes, ce que nous voulons), par S. Faure 0 50

Qu'est-ce que l'anarchie ? par Luigi Fabbri 0 50

La Liberté (Son aspect historique et social) 0 50

Anarchie et organisation, par Malatesta 0 50

Le Premier Mai à travers le monde. L'anarchie. L'anarchisme. Les anarchistes 2 »

Comme au temps des Tsars (La répression en Russie) 0 50

Amoralisme individualiste et l'anarchie, par E. Malatesta. 0 50

Au café (une forte plaquette), par E. Malatesta 3 »

Les syndicats en France, par Pelloutier 0 50

L'action directe, Emile Pouget 0 50

Le Syndicat, E. Pouget 0 50

Les bases du syndicalisme, par Pouget 0 50

Le Parti du Travail, par Pouget 0 50

FERNAND PELLOUTIER : LES SYNDICATS EN FRANCE : 0,30

EMILE POUGET : L'ACTION DIRECTE : 0,30 LE SYNDICAT : 0,30

LES BASES DU SYNDICALISME : 0,30 LE PARTI DU TRAVAIL : 0,30

BIBLIOTHEQUE DU MOUVEMENT PROLETARIEN

Syndicalisme et socialisme. — Conférence internationale, par V. Griffuelhes, B. Krichewsky, A. Labriola, Hubert Lagardelle et Robert Michels.

La décomposition du marxisme, par Georges Sorel.

Le Parti Socialiste et la Confédération du Travail. Discussion, par Jules Guesde, Hubert Lagardelle et Edouard Vaillant.

La Révolution Dreyfusienne, par G. Sorel. Les Bourses du Travail, par Delesalle.

Voyage révolutionnaire, par Griffuelhes. Le Mouvement ouvrier en Italie, par Lanzillo.

Le Sabotage, par Em. Pouget. Le Syndicalisme français contre la guerre, par Jouhaux.

Chaque volume, 2 francs.

HISTOIRE DES PARTIS SOCIALISTES EN FRANCE

I. De Babeuf à la Commune, par A. Chaboseau.

II. De la Semaine Sanglante au Congrès de Marseille, par Alexandre Zevaës.

III. Les Guesdistes, par Alexandre Zevaës.

IV. Les Possibilistes, par Sylvain Humbert.

V. Les Allemanistes, par Maurice Charney.

VI. Les Blanquistes, par Da Costa.

VII. L'Unité socialiste, par J.-L. Breton.

VIII. Les Socialistes indépendants, par A. Orty.

IX. Le mouvement syndical, par Sylvain Humbert.

X. Les Anarchistes, par Jacques Prolo.

XI. Le Socialisme en 1912. Conclusions et annexes, par Alexandre Zevaës.

XII. Le Parti Socialiste de 1904 à 1923, par Alexandre Zevaës, 1 vol. in-18 de 264 pages.

Chaque volume de 80 à 100 pages : 3 francs.

Le tome XII : 10 fr.

ŒUVRES COMPLETES DE P.-J. PROUDHON

Système des contradictions économiques ou philosophiques de la Misère. Introduction et notes de Roger Picard, 1923. 2 vol. à..... 25 »

Idee générale de la Révolution au XIX^e siècle. Introduction et notes de A. Berthod, 1923. 1 vol. in-8° broché..... 30 »

De la capacité politique des classes ouvrières. Introduction et notes de Maxime Leroy, 1924. 1 vol. in-8° broché..... 30 »

De la création de l'ordre dans l'humanité. Introduction et notes de MM. Bouglé et Cuvillier, 1927. 1 vol. in-8° broché..... 30 »

La guerre et la paix. Introduction et notes de H. Moysset, 1926. 1 vol. in-8° broché..... 40 »

Charles Albert. — L'amour libre..... 9 »

Bakounine Michel. — Dieu et l'Etat..... 1 50

Caffero. — Abrégé du capital..... 6 »

Gazalis. — Syndicalisme ouvrier..... 9 »

Cornelissen. — En marche vers la Société future..... 12 »

Faure Sébastien. — L'imposture religieuse..... 12 »

La douleur universelle..... 15 »

J. Grave. — L'individu et la Société..... 15 »

Réformes et révolution..... 15 »